

**PSYCHANALYSTES,
QU'AVONS-NOUS FAIT
DE LA PSYCHANALYSE ?**

ANNE MILLET

PSYCHANALYSTES,
QU'AVONS-NOUS
FAIT DE LA
PSYCHANALYSE ?

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 978-2-02-099778-2

© Éditions du Seuil, mars 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

Introduction

Plus de cent ans après son invention, où en est la psychanalyse ? On annonce régulièrement sa crise, voire sa disparition, mais le débat doit-il se poser en ces termes ? Est-ce la psychanalyse en tant que discipline qui se voit menacée ? Ou bien sa pratique : la méthode thérapeutique forgée par Freud au tournant du xx^e siècle et qui perdure, depuis, sous la forme dite de la « cure type » ?

Bien qu'attaquée, bien que diffractée dans son corpus, la théorie analytique reste puissante malgré tout. Si on l'a dite pillée et galvaudée, ses grands concepts n'en ont pas moins irrigué l'ensemble du champ des sciences humaines et se voient assimilés pour la plupart.

Plus fragiles en revanche paraissent la cure analytique et, avec elle, la figure du psychanalyste. Alors qu'il y a trente ans encore celui-ci pouvait se targuer d'occuper une position forte, prestigieuse, prospère, socialement valorisée, il se voit aujourd'hui davantage malmené dans son métier (les demandes d'analyse se raréfient, la profession se paupérise). En même temps, le public affiche une méfiance accrue à son égard, le juge « froid, distant, hyperintellectuel, rigide, passif¹ », quand il n'exprime pas sa crainte de se voir enchaîné pendant des années à son divan, et

1. Étude de l'Association psychanalytique américaine (2001).

ceci sans bénéfices toujours évidents. Simple effet de résistance à la psychanalyse ? Ou bien retour de bâton face à ce que la profession a peut-être induit en partie ?

À résumer la tendance, la question semble prendre la forme d'un singulier paradoxe : d'un côté, une découverte qui reste inégalée dans ses avancées épistémologiques et sa connaissance du fonctionnement psychique. De l'autre, une méthode qui se voit de plus en plus marginalisée, contestée dans ses principes et son efficacité. Comment comprendre un tel clivage ? Est-il propre à l'époque actuelle, avec ce qu'elle charrie de demandes de réparation immédiate et de goût pour les solutions rapides ? Ou bien celle-ci ne fait-elle que porter à son paroxysme une difficulté déjà présente aux origines de l'invention freudienne et qui en constituait peut-être la marque de fabrique ?

Cette marque, c'est d'abord celle du fondateur et d'une découverte dont il faut rappeler combien elle fut avant tout humaine. La légende a minimisé cette dimension, mais il est utile de s'en souvenir : la cure analytique naît dans un contexte bien précis, fait de chair et de sang, de désillusions et d'ambitions mêlées. La méthode que Freud inaugure à partir de 1900 ne peut se comprendre que si l'on considère sa brûlure avec Fliess, le marasme qui suit l'abandon de l'hypnose (sa première méthode thérapeutique) et plus tard celui de sa théorie de la séduction (la *neurotica*). Au plan théorique, c'est l'avènement du fantasme et la naissance de la psychanalyse. Au plan personnel, c'est la nécessité de s'éloigner du patient, de ne plus se laisser tromper par la réalité de ses dires, de ne plus se laisser abuser par les effets du transfert. C'est aussi la fin des ambitions thaumaturgiques de Freud. Il veut comprendre désormais, déchiffrer, avancer dans l'élaboration de sa théorie. Le laboratoire qu'il met en place sous la forme du dispositif divan-fauteuil est la voie royale pour y parvenir.

L'est-elle toujours pour soigner ? L'est-elle pour venir à bout des difficultés du patient, pour le libérer de sa névrose et de celle plus spécifique, dite de transfert, que crée la situation elle-même ? Pas sûr... Car très vite Freud doit le constater : s'il fait des pas de géant dans sa compréhension du fonctionnement psychique, il bute, peine et échoue le plus souvent au plan de sa pratique. La cure de Dora ressemble à un camouflet, celle de l'homme aux rats n'est pas loin de redoubler le supplice oriental qu'elle est supposée traiter, quant à l'analyse de l'homme aux loups, c'est un fiasco d'autant plus douloureux que Freud a besoin d'un succès pour asseoir son invention au plan politique. Partout, les clignotants sont au rouge : le transfert, par les interférences affectives qu'il fait surgir, complique le déroulement des cures ; la compulsion de répétition, qui conduit le patient à reproduire sur le divan les situations traumatiques anciennes, crée l'enlèvement ; quant à la révélation de sens au malade et la prise de conscience, elles se révèlent insuffisantes à produire du changement.

Chose singulière pourtant, Freud ne modifie pas sa technique. Ni en 1914, ni en 1920 lorsqu'il devient manifeste que celle-ci trébuche et marque le pas. Dans l'ensemble, il continue à axer le travail autour de la remémoration et à chercher confirmation d'un vécu. Est-ce parce qu'il a du mal à lâcher un modèle de cure (l'autoanalyse) qui lui convient d'autant mieux que c'est le seul dont il ait eu à faire l'expérience ? Est-ce parce que, à travers le problème du transfert, il voit revenir en force l'ingrédient passionnel qu'il s'était le plus vigoureusement efforcé d'éradiquer en abandonnant l'hypnose ? Est-ce enfin parce qu'il se sent trop malade et trop désenchanté (en 1923, il annonce son cancer à Ferenczi) pour trouver la force de repenser sa méthode ? Une chose en tout cas doit être soulignée, et Freud ne s'en cache pas : il est fatigué de la thérapie. Aux patients qui l'impatientent

et lui pèsent, il préfère l'investigation théorique. C'est elle qui mobilise son âme de chercheur, et c'est elle qu'il privilégie dans sa pratique.

De fait, rien n'exprime mieux ses inquiétudes que l'étrange concours qu'il lance en 1922 lors du Congrès de Berlin : étrange par sa démarche et par la récompense qui lui est associée (vingt mille marks). Alors qu'il interpelle les analystes sur le problème du rapport de la pratique et de la théorie (*en quoi celles-ci se favorisent-elles ou se gênent-elles mutuellement ?*), aucun d'entre eux ne répond à la question. Aucun, sinon indirectement, Otto Rank et Sándor Ferenczi à travers l'ouvrage qu'ils font paraître un an plus tard¹, et dans lequel ils explorent de nouvelles voies pour la thérapie analytique. À cette époque, tous deux ont les faveurs de Freud. Parmi ses disciples, ils sont ceux qui témoignent de la pensée la plus créative et de l'esprit le plus imaginatif. Tandis que leurs confrères se montrent volontiers méthodiques, appliqués à perpétuer de façon quasi mécanique la technique instituée par le maître (repérer le complexe d'Œdipe, mettre à jour l'homosexualité refoulée, interpréter), les deux amis pointent le risque de mener les cures de la sorte : risque de s'en tenir à une approche essentiellement intellectuelle et d'enfermer le patient dans des théories préétablies.

Ce qu'ils préconisent, c'est une cure qui fasse davantage place à l'affect, au vécu, au ressenti. Là où Freud recommandait d'attendre que le patient se laisse convaincre par les explications de l'analyste, tous deux en appellent à l'activité du thérapeute. L'objectif : qu'il puisse, par sa capacité à remplir le rôle assigné par l'inconscient du patient, encourager celui-ci à reproduire sur le divan les situations anciennes et les émois infantiles oubliés.

1. S. Ferenczi, O. Rank (1924), *Perspectives de la psychanalyse, Sur l'indépendance de la théorie et de la pratique*, Paris, Payot, 1994.

Au final, moins de remémoration mais plus de répétition, moins de compréhension mais davantage d'éprouvé.

Si leur conception de la cure s'avère moins confortable pour l'analyste dans la mesure où elle l'expose davantage dans sa fonction et sa personne, elle est aussi et avant tout honnête. Car ce que Rank et Ferenczi interrogent très directement, c'est d'abord le sens de l'analyse et les conditions dans lesquelles celle-ci doit être menée pour que de moyen elle ne se transforme pas en finalité.

Était-ce trop demander à la communauté de l'époque ? Trop la bousculer dans ses certitudes théoriques et ses acquis narcissiques ? Trop mettre en péril ses transferts à l'édifice freudien et au modèle de l'autoanalyse ? La riposte en tout cas ne se fait pas attendre. Freud, qui s'était montré enthousiaste dans un premier temps, se rétracte bientôt et joue un jeu aussi douloureux qu'ambigu. Ses lettres à Rank et Ferenczi soufflent le chaud et le froid, il louange d'un côté ce qu'il réprimande de l'autre, et pour finir récuse leurs conceptions, sans que, de son propre aveu, il ne puisse s'en s'expliquer sur le fond. Encouragés par l'ambivalence du maître, les disciples se déchaînent eux aussi : ils qualifient les propositions des deux auteurs de régressives et de dangereuses, les accusent de faire dévier la pratique, de faire peser un risque vital sur la psychanalyse et frappent leur discours du sceau de la folie et du délire pathologique.

Moment tragique de l'histoire du mouvement analytique qui non seulement voit l'ouvrage de Rank et Ferenczi mis au pilori et condamné à l'oubli, mais qui offre le spectacle désolant d'hommes affectivement déchirés, intellectuellement cernés, où la virulence des attaques n'a d'égale que l'indigence du débat.

Pourtant, Rank et Ferenczi proposaient des mesures concrètes au cœur même d'une pratique que Freud peinait à développer. Plutôt que de chercher à les entendre, leurs pairs ont préféré

cependant clore leurs interrogations avant même de les déployer.

Pourquoi ? Pourquoi cette impression que quelque chose dans ce tournant fécond des années 1920 se referme et se rate pour l'essentiel ? Se rate non sans conséquences pour la pratique (celle-ci prendra un tour de plus en plus éclaté par la suite). Ni sans conséquences pour l'analyste et pour la conception qu'il se forgera de son rôle. L'enjeu affiché de la discorde de 1924 avait pour thème la préservation de l'invention freudienne. Mais l'enjeu latent était peut-être plus complexe quant à lui : plus passionnel, plus irrationnel, plus confusément humain, qui sait ?

Trente ans plus tard, c'est à Paris cette fois, en France, que le débat surgit et fait rage. Nous sommes au début des années 1950 et un personnage singulier, au verbe haut et au style foisonnant, lance son retour à Freud. Il s'appelle Jacques Lacan.

À cette époque, le paysage de la psychanalyse est brouillé. Un peu partout dans le monde, les psychanalystes allongent sur leur divan des patients de plus en plus nombreux, mais chacun le fait sur un mode différent, selon sa lecture et sa compréhension de la théorie freudienne. Si la technique s'est enrichie depuis les années 1920 de nouvelles théories, elle a aussi et pour beaucoup perdu de son unité. En Grande-Bretagne, les controverses sont vives entre les kleiniens et les annafreudiens, mais c'est autour du transfert encore et du contre-transfert que les lignes de partage se creusent. Ferenczi l'avait annoncé en 1924, Winnicott, Balint, Paula Heimann le reprennent quelques années plus tard : il n'est plus possible de s'en tenir à la définition freudienne de « l'analyste chirurgien » dénué d'affect. À partir du début des années 1950, l'idée se renforce au contraire que le professionnel travaille aussi et d'abord avec sa subjectivité.

Si, de fait, les thèmes du débat avorté de Rank et Ferenczi ne cessent de faire retour, le sentiment de confusion, lui, grandit. Et les théorisations que mènent outre-Atlantique les ego-psychologists américains, avec leur vision adaptative et pragmatique de la cure, n'aident en rien à clarifier les esprits.

Lorsque Lacan s'empare en 1953 de l'estrade de Sainte-Anne et inaugure son séminaire, son propos est donc clair : ce dont il est question désormais, c'est de sauver la pratique. La sauver non seulement de son éclatement qui signe son affadissement, mais la sauver plus encore des « benêts » (entendons : les Américains rééducateurs, les Anglo-Saxons dégoulinant de sentiments, les « petits souliers » français méthodiques de la Société psychanalytique de Paris), qui sont en train de la dévoyer. La langue de l'orateur est brillante et le charisme est indéniable : sa révolution de la cure vient de commencer.

Pur hasard ? Lacan, il faut le constater, débute son enseignement sur la crise de la technique des années 1920. Au moment où la communauté analytique se montre volontiers oublieuse de son histoire, et ceci d'autant plus que les textes de Freud sont peu traduits, que les figures de Rank et de Ferenczi sont enterrées, la démarche du Français est indéniablement utile.

Freud n'avait pas tiré les conséquences pratiques du bouleversement théorique de 1920 ? Il n'avait pas su proposer un modèle de cure qui, au plan technique, en intégrait les innovations ? Lacan, lui, met en perspective le tournant : il en révèle les enjeux (constater dans la suite immédiate de Freud que « la première fécondité de la découverte analytique s'épuisait dans la pratique¹ ») et propose le remède. En même temps qu'il introduit sa théorie des trois registres du Symbolique, de l'Imaginaire et du Réel, il épingle les techniques

1. J. Lacan, *Le Séminaire II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), Paris, Le Seuil, coll. « Champ Freudien », 1978, p. 59.

en cours chez ses confrères : interprétation des résistances, manie-
ment du transfert, usage de la régression (jusqu'à « l'épongeage de
l'angoisse »), autant de pratiques qu'il relègue au rang des procé-
dés poussiéreux ou de la compassion naïve. La démarche est
habile car d'une pierre elle lui permet de faire deux coups : non
seulement Lacan s'érige de la sorte en théoricien fondateur de sa
propre théorie, mais en donnant à son enseignement les accents
du combat du juste contre les hérétiques, il se pose en réunifi-
cateur de la pratique, en détenteur unique de la Vérité. L'opé-
ration de purification peut débiter, d'autant plus indiscutable
qu'elle se fait contestation du mal. D'autant plus osée et sinon
paradoxale que le Français, au même moment, se voit mis en
examen à l'international et que l'Association psychanalytique
internationale (IPA) le conteste dans sa technique des séances
à durée variable.

Chose incroyable pourtant, c'est sous les habits du « ver-
tueux » et du « pur » qu'il impose sa nouvelle vision de la cure.
Cure plus conceptuelle où les positions de chacun se déportent,
où le principe de guérison n'est plus seulement de « surcroît »,
comme le préconisait Freud, mais devient aussi ce qu'il faut
bannir. En même temps que l'analyste se fait Grand Autre, qu'il
s'absente de la relation, qu'il se tient à la place de « l'image vir-
tuelle », le patient plonge dans l'épopée du langage et l'ordre du
Symbolique, dans la quête du signifiant et l'expérience du
« désêtre ».

Renversement donc, renversement complet si l'on songe aux
recommandations de Rank et Ferenczi en leur temps. Les deux
amis mettaient-ils en garde leurs collègues contre une trop
grande intellectualisation de la cure, contre le risque que celle-ci
ne se prenne pour sa propre fin ? Préconisaient-ils d'accorder
une place accrue à l'affect ? Lacan, lui, s'il reprend leurs ques-
tions laissées en jachère par le débat avorté des années 1920,

apporte à celles-ci une réponse diamétralement opposée. Si lui aussi stigmatise la pratique de ses pairs, c'est pour les accuser du tort exactement inverse : « désintellectualiser » la cure. Et s'il fait du savoir analytique une question, c'est pour le placer à l'horizon même de l'analyse (l'analyse « pure » devenant la didactique) et pour recommander à l'analyste de « ne pas céder sur son désir ». Quant à l'affect, il le qualifie de tout juste bon à faire « baver » le patient sur le divan, à le faire vagir dans une régression stérile et bêtifiante.

Lacan en somme prend le contre-pied de Rank et Ferenczi et réussit peut-être là où ces derniers avaient précisément échoué. La communauté des années 1920 avait refusé qu'on touche aux principes de la cure, au confort de sa pratique. Celle qui suit Lacan à partir des années 1950 adopte au contraire, et sur un mode parfois systématique, les bouleversements qu'il apporte à la méthode. Simple question de contexte, d'époque ? Seul effet de transfert au personnage, à sa puissance théorique, à son talent rhétorique ? Ou bien signe que quelque chose dans ses propositions rendait la position de l'analyste plus confortable, plus rassurante, plus fascinante, plus puissante, qui sait ?

Rassurant, Ferenczi – lui – ne l'était pas. Sa compulsion à vouloir soigner – soigner au sens de *care*, de *prendre soin* –, son obstination à toujours vouloir améliorer sa méthode, sa propension à ne jamais se satisfaire d'aucune certitude théorique, constituaient autant d'atteintes portées à la pureté de l'invention. Mais Ferenczi irritait-il pour cette seule raison ? Fallait-il qu'on le bâillonne, qu'on le taxe de folie, qu'on le censure dans ses écrits, au simple motif qu'il était un peu trop thérapeute, un peu trop travaillé par ce *furor sanandi* que Freud abhorrait ? Ou bien le Hongrois dérangeait-il pour d'autres raisons, à des niveaux plus inconscients, moins formulables ou moins avouables en tant que tels, mais d'autant plus explosifs qu'ils

touchaient peut-être à des zones plus intimes et plus épidermiques de chacun ?

Comment comprendre sinon cette scène de 1932, violente, stupéfiante, où Freud dans une de ses dernières rencontres avec son disciple, alors que celui-ci est venu lui présenter le texte de sa prochaine conférence (« Confusion de langue entre les adultes et l'enfant »), ne parvient plus à maîtriser sa rage ? Au moment où Ferenczi, à la fin de l'entretien, lui tend la main pour un « cordial adieu », Freud lui tourne le dos et sort de la pièce sans autre mot possible.

Simple mouvement d'humeur ? Difficile à croire si l'on considère que vingt-six ans plus tard, en 1958, c'est la même scène, calquée à l'identique, qui se répète entre un Lacan tout aussi débordé et Wladimir Granoff, l'un de ses lieutenants les plus proches. Cette fois encore, c'est le texte de Ferenczi qui est au centre de la discorde. Ferenczi que Granoff exhume de l'oubli et donne à entendre à ses collègues de l'époque, facilement ignorants des thèses du Hongrois.

Là encore, la réaction est la même : Lacan tourne le dos à l'orateur et refuse de lui serrer la main. Signe que quelque chose chez Ferenczi a définitivement le don d'exaspérer, de faire sortir de leurs gonds les deux maîtres pourtant puissants et fondateurs de leur théorie que sont le Viennois et le Français. Pourquoi ? Qu'est-ce qui dans ses propos et sa fameuse « confusion de langue » effracte à ce point les deux hommes et s'avère insupportable à entendre ? Est-ce parce que, à travers la question des enfants abusés, Ferenczi ravive la théorie de la séduction abandonnée par Freud en 1897 ? Ou bien est-ce l'indice que sa charge est plus lourde ? Plus directement liée à la potentialité traumatique de la situation analytique elle-même ? Plus implicitement dénonciatrice de la position de l'analyste « agresseur » et de l'inflation narcissique toujours susceptible de le gagner dans son rôle ?

Ferenczi, mauvaise conscience de la profession ? Là n'était peut-être pas le moindre de ses torts. Et là n'était peut-être pas non plus la moindre des motivations pour le faire taire.

En France, la trappe de l'histoire est efficace en tout cas. En ce début des années 1970, la psychanalyse hexagonale, contrairement à son homologue anglo-saxonne, garde peu des remarques du Hongrois. Alors que celui-ci appelait à l'humilité et au tact de l'analyste, alors qu'il soulignait combien une analyse réussie doit pouvoir mettre fin au transfert et permettre de « jouir simplement de la vie », la pratique française se montre arrogante, volontiers repliée sur elle-même, tendanciellement agressive et facilement conceptuelle. Le fait est-il propre au seul camp lacanien ? À entendre les deux voix qui s'élèvent, il semble que le mouvement soit plus général.

La première est celle de Serge Viderman, psychanalyste et membre de la Société psychanalytique de Paris (SPP), qui publie en 1970 *La Construction de l'espace analytique*¹. La seconde est celle de François Roustang, psychanalyste et membre de l'École freudienne de Paris (EFP), qui signe en 1976 *Un destin si funeste*². Deux hommes de deux bords analytiques opposés et très différents dans leur trajectoire (le premier est médecin de formation, le second fut jésuite pendant plus de vingt ans), mais qui partagent apparemment une même sensibilité au conformisme ambiant, un même rapport méfiant aux effets du transfert dès lors que celui-ci devient sclérosant.

Comme Rank et Ferenczi en leur temps, Viderman et Roustang s'interrogent sur la pratique analytique et les visées de leur métier. Comme eux, ils en pointent certaines limites. Simple

1. S. Viderman, *La Construction de l'espace analytique*, Paris, Denoël, 1970.

2. F. Roustang, *Un destin si funeste*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.

hasard ? Pas sûr. Car il faut constater que les thèmes qu'ils déterrent sont ceux-là mêmes que le séisme de 1924, puis les scandales de 1932 ou 1958, avaient ensevelis en grande partie. Thèmes du transfert, de sa violence intrinsèque, de sa suggestion et de ses implications au sein de la cure. Thème du statut du psychanalyste et de sa liberté possible, des chances pour l'analyse de rester émancipatrice ou du risque contraire qu'elle ne se transforme en piège pour le patient.

Au plan du traitement, Rank, Ferenczi et Roustang proposent un retour à l'hypnose ; Viderman réintroduit la force de la suggestion au cœur de l'interprétation. Plus profondément, ce que tous mettent au centre de leur réflexion, c'est la méthode inventée par Freud et la question de son pouvoir thérapeutique.

Question gênante par conséquent, dérangeante, et dont il n'est pas certain que la communauté analytique des années 1970 ait accepté de prendre la mesure plus fermement que ne l'avait fait celle des années 1920.

Étrange répétition de l'histoire en somme, qui peut aussi et pour le coup prendre valeur de symptôme. À l'heure où les patients se détournent des divans, à l'heure où les instances analytiques peinent plus encore à le reconnaître, l'interrogation demeure et fait retour : pourquoi ? Pourquoi, alors que la théorie depuis Freud a montré sa capacité à se développer et à s'enrichir, la pratique analytique a-t-elle davantage peiné à le faire ? Pourquoi ces cris, ces haines, ces invectives dès lors qu'il s'est agi de toucher à la cure type et à sa pureté présumée ? Alors que le fondateur n'avait caché ni ses doutes ni ses déceptions, ses successeurs ont largement soutenu le discours inverse : celui de la supériorité de la méthode et de sa profondeur incontestable. Leurs certitudes étaient-elles d'autant plus intangibles qu'elles avaient pour fonction d'occulter la part incertaine de l'inven-

tion ? Étaient-elles d'autant plus dogmatiques qu'elles avaient pour charge de contre-investir la dimension fragile du métier ?

Entre Vienne et Paris, entre l'invention de la cure et la crise qui l'affecte près de cent ans plus tard, le fil semble courir en tout cas. Les figures de Freud, de Lacan et de Ferenczi paraissent en cela paradigmatiques. Paradigmatiques car elles incarnent, pour chacune d'entre elles, une conception bien spécifique de la cure, une manière différente d'en considérer les enjeux et la finalité.

Mais paradigmatiques plus encore par ce qu'elles révèlent de la violence qui se loge au cœur de la méthode. Là n'est pas le moindre de ses paradoxes. Alors qu'on attendait des psychanalystes qu'ils soient libres et pour le moins désencombrés, c'est le visage inverse qu'ils ont le plus souvent montré, capables de ce « pire » que l'invention freudienne avait pourtant souhaité éradiquer : le dogmatisme, l'aliénation, le leurre, la surdité, le terrorisme de la pensée. Est-ce parce que le narcissisme et l'auto erotisme se trouvent au fondement des postulats théoriques freudiens ? Est-ce parce que, en renforçant le caractère monadique de la psych , ceux-ci portent en germe le risque de clôture et de fétichisation ? Est-ce parce que le maniement du transfert, objet de prédilection de la cure, renforce ce risque et le démultiplie par son appel à la répétition ? Une chose du moins doit pouvoir être remarqu e : que ce transfert constitue l'élément catalyseur du processus analytique ne peut être sans conséquences. Ni pour le patient. Ni pour le psychanalyste... Comme l'histoire l'a montré.

Aux origines de la cure

Les désillusions freudiennes

L'entreprise hagiographique dont Freud a fait l'objet après sa mort a forgé l'image d'un conquistador : un maître fondateur sûr de son fait, au cerveau tout-puissant dont seraient sortis concepts et théories unifiés. Lui-même le rappelait pourtant, non sans agacement : « La psychanalyse n'est pas tombée du ciel ou sortie de l'enfer, elle n'est pas figée tel un bloc de lave, mais construite à partir de faits lentement et péniblement réunis¹. »

Il semble toutefois que l'œuvre se soit sédimentée avec le temps et que sa lecture, combinée aux visées politiques et aux ambitions prosélytes du mouvement, ait renforcé la représentation.

Se souvenir que la découverte fut d'abord vivante, humaine, personnelle réclame donc un effort. Découverte d'un homme du siècle dernier, avec son histoire, ses ambitions et ses contradictions. Avec ses motivations plus ou moins connues de lui-même ; avec ses rêves de jeunesse et ses névroses qu'il explore en même temps qu'il les définit. Un homme travaillé par une sexualité qui l'embarrasse (comme sans doute, en cette Vienne fin de siècle, elle en embarrasse plus d'un), ambivalent dans sa judéité, touché de plein fouet par la mort de son père et qui

1. S. Blanton (1971), *Journal de mon analyse avec Freud*, Paris, PUF, 1973, p. 52.

s'interroge sur sa filiation¹ ; un homme adulé, enfant, par sa mère, mais qui n'assiste pas à son enterrement, que l'univers des femmes fascine autant qu'il l'effraie. Un homme aux mille curiosités, prêt à l'engouement et aux amitiés tumultueuses, exigeant dans ses demandes d'amour, possessif et entier dans ses correspondances. Un chercheur intransigeant qui doute, se sépare et se déchire, le tout sur fond d'angoisse de mort, d'hypochondrie manifeste et de maladie réelle. Un grand épistolier en même temps qu'un fin écrivain, mais aussi un grand brûleur (combien de lettres et de textes partis en cendres !), peut-être parce qu'il fut d'abord un grand « brûlé » lui-même : brûlé au transfert (ce transfert qu'il n'a jamais vraiment théorisé), brûlé aux séparations et aux désillusions de la rupture ; brûlé au désenchantement de la vieillesse et aux renoncements qu'elle suppose.

L'invention freudienne, c'est donc avant tout cela : une aventure individuelle absolument singulière, folle à tous points de vue, une concentration incroyable d'événements et de situations inexorablement mêlés : où la recherche scientifique la plus rigoureuse côtoie sa dimension la plus passionnelle ; où la vision géniale d'un individu jouxte des instants d'absolu égarement ; où la quête constante d'une construction scientifique flirte avec les zones obscures de l'irrationnel.

Comme le développement de la psychanalyse, l'œuvre de Freud est tout sauf linéaire : elle est disparate, hétéroclite. Certains moments de théorisation se complètent, d'autres se contredisent. La métapsychologie elle-même est cet édifice à étages qui se recouvrent sans jamais s'exclure. Un agrégat qui prend davantage la forme de sables mouvants que de sol véritablement stabilisé.

1. G. Rubin (2002), *Le Roman familial de Freud*, Paris, Payot, coll. « Petite Bibliothèque Payot », 2005.